

ROMAN



COLLECTION  
Romans  
d'aujourd'hui

Bonjour !  
Je viens mourir chez vous.

François Lefort



Editions  
Chemins de tr@verse

sur  Bouquineo.fr

**Q**ue se passerait-il si la planète financière s'écroulait vraiment ? Si les États ne pouvaient plus tenir leurs rôles ? Si les individus étaient livrés à eux-mêmes, sans limites ni valeurs ?

Un scénario catastrophe captivant auquel la profonde réflexion de François Lefort sur l'Homme donne une épaisseur magistrale.

**D**irigé par  
Yves Morvan

[www.bouquineo.fr](http://www.bouquineo.fr)

# Préface de l'éditeur

C'est avec plaisir et fierté que Chemins de traverse accueille François Lefort parmi ses auteurs. Prêtre et médecin humanitaire dont les écrits ont déjà rencontré un succès mérité dans l'édition traditionnelle, il nous confie ici la réédition de ce roman plein d'espoir, malgré son sombre point de départ tellement en phase avec notre actualité.

Il y a dix ans, le fait que notre société puisse totalement basculer dans le chaos à cause d'une crise financière mondiale paraissait encore appartenir à de la politique-fiction catastrophiste. Les événements de 2009 ont malheureusement montré qu'il n'en était rien. Il est donc plus que jamais pertinent d'imaginer à quoi cela pourrait nous conduire...

D'une plume vive et éclairée, François Lefort crée un monde que les valeurs habituelles auraient déserté. Sans argent, sans pétrole, sans électricité, sans état, sans loi, que deviendrions-nous ? À quoi nous pousserait la nécessité de survie ? La vision de l'avenir qu'il nous propose est bien sombre, même si sa foi en l'Homme, en certains hommes du moins, lui permet de laisser paraître un vrai coin de ciel bleu.

De la vraie littérature pour notre siècle en crise.

Yves Morvan

## L'auteur

François Lefort

François Lefort a passé l'essentiel de sa vie professionnelle dans le Sahara ou en Afrique. Il a écrit plusieurs livres, en particulier sur le désert, les bidonvilles de la région parisienne et ses missions humanitaires. Il a été membre de plusieurs cabinets ministériels.

Editions  
Chemins de tr@verse

sur



Toute diffusion du contenu de cet ouvrage, sans l'autorisation expresse de l'éditeur, sous quelque format que ce soit, viole les lois relatives au droit d'auteur et expose le contrevenant à des poursuites judiciaires.

© Editions Chemins de tr@verse, Paris, 2010

Isbn PDF 978-2-313-00052-6

Isbn Epub 978-2-313-00053-3

Dépôt légal : Mai 2010

Edition de mai 2010 (première édition)

Editions Chemins de tr@verse – 2, rue Pierre Sépard – 75009 PARIS

Photo de couverture : © jerome scalvini - Fotolia.com

Conception de la chartre graphique de couverture : Anne Dancer

FRANÇOIS LEFORT

**Bonjour !**  
**Je viens mourir chez vous.**

ROMAN

ÉDITIONS CHEMINS DE TR@VERSE



*TABLE DES MATIÈRES*

<i>LES CONJURÉS</i>	13
<i>LA PLUS HAUTE TOUR</i>	23
<i>L'ÉTINCELLE IMPRÉVUE</i>	30
<i>PANIQUE À BORD</i>	36
<i>FOULES EN FURIE</i>	44
<i>LA "DRÔLE" DE CRISE</i>	58
<i>LE GRAND DÉPART</i>	65
<i>L'EXODE</i>	72
<i>LA DERNIÈRE NUIT DU CONDAMNÉ</i>	87
<i>LE CHOLÉRA</i>	94
<i>LE DERNIER PONT</i>	102
<i>L'HIVER EN SOLOGNE</i>	107
<i>LES FLIBUSTIERS</i>	116
<i>LA DISPERSION</i>	124
<i>LE CHE</i>	137
<i>OUSSOU</i>	146
<i>L'ABRI ANTIATOMIQUE</i>	153
<i>NAISSANCE D'UN PEUPLE</i>	160
<i>LA MORT DE MYRIAM</i>	166
<i>« POOUM POU M TA ! »</i>	178
<i>BADDA SELLI</i>	185
<i>LA SÉNANKOUYA</i>	196
<i>CHEIKH TAMBA KOUNDA</i>	207
<i>LA DESCENTE DES CHAMPS- ÉLYSÉES</i>	219



*« Ce que tu redoutes n'arrivera pas ;  
ce sera pire. »*

**Jean Rostand**

*En mémoire de deux amis.  
Pierre Claverie, évêque d'Oran,  
et mano Dayak, chef touareg,  
qui, l'un et l'autre,  
ont poussé les limites de la fidélité  
jusqu'à la mort.*



# Avertissement

Ce roman est la réédition revue, corrigée et mise à jour de la partie d'un livre appelé : « La descente des Champs-Élysées » publié chez DDB en 1998.

La critique avait trouvé que la perspective d'une grande crise financière était irréaliste... !

Ne dites pas trop vite que cette histoire est invraisemblable.

Comme dans tous les romans, tout est vrai ; je l'ai vécu.

Médecin humanitaire, j'ai trop souvent vu basculer des pays dans le chaos total, en quelques jours, pour ne pas imaginer que ce soit possible pour notre société, pour le monde entier.

J'espère me tromper.

François Lefort



## LES CONJURÉS

Nous avons deux enfants et un chien. Je m'ennuyais un peu, c'est vrai, mais c'était la vie que j'avais choisie.

J'avais horreur de l'imprévu. J'étais maniaque de la minutie et de l'organisation ; je ne souffrais aucune improvisation. J'imagine que ma formation d'expert-comptable y était pour quelque chose... J'aimais les chiffres et les colonnes, les additions, les traits droits, les jardins à la française. La vulgarité me répugnait.

Je n'étais pas mécontent des responsabilités qu'on m'avait confiées, place de la Bourse. Peu de cadres financiers de quarante ans avaient, comme moi, l'œil sur autant de transactions boursières des deux côtés de l'Atlantique. Mes collègues étaient un peu jaloux, j'avais la

Bonjour ! Je viens mourir chez vous.

confiance de mes patrons : oui, il y avait de quoi être fier, à quelques mois de la quarantaine.

Martine et moi habitons un appartement à Neuilly. Les enfants étaient inscrits à Sainte-Croix.

Mes parents avaient une belle propriété en Sologne. Nous y allions le week-end, lorsqu'il faisait beau. Nous nous installions dans la maison du garde-chasse ; ainsi, nous conservions un peu d'indépendance. J'entretenais avec passion les massifs de fleurs et mettais mon honneur à donner à la pelouse l'aspect le plus britannique possible. Y voir courir notre chien était un vrai plaisir. Rien ne valait ces instants de calme avec les enfants.

Parfois, nous nous retrouvions pour de grandes réunions de famille, avec mes frères, sœurs, beaux-frères, belles-sœurs et une multitude de neveux. Il nous arrivait de chasser, sans grande conviction ; c'était surtout pour le plaisir être ensemble, pour parler de choses et d'autres.

J'étais quelqu'un de tout à fait ordinaire.

\*

Mon travail n'était pas de tout repos. À vrai dire, mon ascension professionnelle avait été plutôt rapide. Mes responsabilités étaient récentes et je devais faire mes preuves. L'homme que j'avais remplacé venait de partir à la retraite, il s'ennuyait à mourir et retrouvait un peu trop souvent le chemin de son ancien bureau. Décemment, je ne

pouvais pas le mettre à la porte, mais l'envie ne me manquait pas, d'autant plus qu'il se payait carrément ma tête. Il avait déjà perdu le langage feutré de la finance. Le jour où tout a commencé, il me dit :

– Vous croyez avoir un grand avenir devant vous, mon vieux, mais, si vous ne changez pas votre manière d'être, vous ne connaîtrez jamais vraiment le succès. Pour réussir, voyez-vous, il faut être intelligent, avoir de l'ambition et...

– Avoir de la volonté, je sais.

– Surtout pas, mon vieux ! Surtout pas ! Il faut être paresseux ! C'est précisément ce qui vous manque. Un imbécile ambitieux, c'est une catastrophe. Un homme intelligent sans ambition se fait vite bouffer. Un homme intelligent et ambitieux qui travaille trop se rend odieux : tout le monde l'évite et cherche à lui mettre des bâtons dans les roues.

– Très amusant.

– Non. Souvenez-vous de ce que je vous dis. J'ai une longue expérience des affaires...

J'allais perdre mon sang-froid, lorsque ma secrétaire fit irruption dans le bureau :

– Une délégation vient d'arriver de New York, le Président vous demande de le rejoindre immédiatement dans la Salle du Conseil.

Je n'avais plus de temps à perdre avec le vieux cynique. Impossible de faire attendre "le" Président, surtout dans la Salle du Conseil. "Salle du Conseil", "Président" : ces mots

Bonjour ! Je viens mourir chez vous.

déclenchaient chez moi de fortes décharges d'adrénaline...

Je grimpai quatre à quatre les deux étages qui menaient au Saint des Saints. La porte était fermée. Le chef de cabinet du président était là, avec un drôle d'air. Je tentai de m'excuser :

- Je suis peut-être en retard.
- Non, mais vous n'êtes pas invité à cette réunion.
- Je ne comprends pas, on vient de m'appeler !...
- C'est une erreur. Seuls les directeurs ont été convoqués.

Je restai un instant planté sur le palier. Je n'étais pas tout à fait directeur. J'essayais d'imaginer ce qui pouvait se passer derrière la porte capitonnée, le Président, avec ses lunettes d'écaille, et puis ces Américains, sans doute jeunes et athlétiques, lisses et bien coiffés, avec leur ascendant sur le patron... Ce n'était pas la première fois qu'on les voyait débarquer dans la firme et que le Président leur faisait des courbettes. Je l'imaginais, lui, avec sa voix rocailleuse rongée par le tabac, apostropher ses directeurs, quelque chose comme : « Asseyez-vous messieurs, nous avons une communication de la plus haute importance à vous faire », ou des paroles plus naturelles, peut-être, chuchotées d'une voix inhabituelle : « Messieurs, je dois vous demander une totale discrétion... » Alors, les fauteuils de cuir devaient glisser sur la moquette, et un silence religieux pouvait s'installer, comme si les trois coups avaient été frappés.

Je regagnai mon bureau, les tripes serrées. Le grincheux était encore là, feuilletant quelques dossiers sur ma table de

réunion. Cette fois, je n'hésitai plus :

– S'il vous plaît, Monsieur Ferrier, j'aimerais mettre moi-même de l'ordre dans mes papiers. Et puis... j'attends des visiteurs. Pouvez-vous nous laisser ?

Je n'attendais personne. Lorsqu'il fut enfin parti, je me mis à essayer de travailler, en vain. J'avais une vague angoisse, le pressentiment que quelque chose se préparait sans moi. Il ne pouvait être question, là-haut, que de centaines de millions, de millions de milliards de dollars. Je suppose que le Président avait demandé aux membres de son staff de ne parler de l'objet de cette réunion à personne, ni à leur épouse, ni à leurs maîtresses, ni à leur confesseur... C'était sa formule habituelle qui ne faisait rire que lui, mais chacun devait comprendre qu'il jouait sa carrière.

Tout se passa alors très vite. Les directeurs sortirent de la réunion, le visage fermé ; c'était l'ambiance des grands jours. J'étais devant mon bureau attendant les premières consignes. Elles ne tardèrent pas. Mon supérieur hiérarchique immédiat me demanda d'effectuer des opérations financières qui me parurent étranges, sans me donner d'explication. Au restaurant d'entreprise, j'interrogeai mes collègues. J'étais un peu humilié de n'avoir pas été le confident d'un seul des directeurs, mais ce qui comptait était de savoir. Le bruit qui courait confirmait bien ce que je craignais : un conflit imminent se préparait sur le marché financier international, et l'exécutif américain était

Bonjour ! Je viens mourir chez vous.

dans le collimateur d'un cartel de financiers établis dans le monde entier.

J'essayai d'en savoir davantage, lorsque mon directeur vint à ma table et me demanda, d'un ton aussi abrupt qu'inhabituel, de regagner mon poste de travail pour poursuivre les opérations bizarres du matin. Jamais je n'avais été traité ainsi. Je m'exécutai sans broncher jusqu'à cinq heures de l'après-midi, heure à laquelle le Président fit convoquer l'ensemble des cadres et des secrétaires de direction dans l'auditorium du rez-de-chaussée. Le reste du personnel fut prié de quitter l'entreprise, et nous nous retrouvâmes à une trentaine, toutes portes closes, dans un silence de mort.

– Il est temps, commença le Président, de vous informer de ce qui se passe. D'après nos renseignements en provenance de nos collègues américains, la Maison-Blanche s'apprête à prendre une série de décisions qui constituent une véritable déclaration de guerre contre tous les établissements financiers qui contrôlent aujourd'hui le marché monétaire et obligataire international. Vous savez que nous en faisons partie. Nous allons nous défendre. Voici exactement les décisions que nous avons prises...

Pendant un quart d'heure, le Président aligna des taux, des indices, des articles de décret, et nous n'eûmes pas beaucoup de mal à nous rendre compte des conséquences de ce tournant politique subit. Puis il jeta un regard circulaire sur notre assemblée, se racla la gorge, et dit d'une voix presque

douce :

– Vous avez compris ? Toutes ces informations ont été vérifiées. Nous n'avons pas le choix : c'est lui ou nous. Le président des États-Unis n'est rien sans le soutien des financiers. S'il cherche à nous nuire, tant pis pour lui. La plupart de nos principaux collègues du monde industrialisé ont résolu, semble-t-il, de le pousser à la démission avant même les prochaines élections. J'ai décidé que nous participerons à l'opération...

Derrière le Président, les experts américains qui pourtant ne parlaient pas un mot de français, hochèrent la tête.

– Il y a urgence, reprit-il. Nous avons reçu des consignes. Nous avons déjà commencé à faire bouger le marché aujourd'hui, je sais que certains d'entre vous s'en sont étonnés. Mais, il faut aller plus loin à présent. Cette nuit, à minuit précise, heure de Paris, au moment de la clôture de la séance de Wall Street, nous lancerons en divers points des milieux monétaires de la planète, un ensemble d'informations auquel personne ne s'attend. Le système financier des États-Unis peut être sérieusement déstabilisé avec ce genre de rumeurs. Nous ne serons pas seuls à lancer cette campagne, bien entendu. Avec nos alliances, nous avons une capacité financière supérieure à celle de toute l'administration américaine, et...

Je croisai le regard effaré de plusieurs de mes voisins dans l'auditorium. Le Président ne paraissait pourtant pas être devenu fou. Mais les conséquences d'une pareille

Bonjour ! Je viens mourir chez vous.

manipulation nous paraissaient des plus hasardeuses. Les valeurs boursières et le dollar allaient évidemment chuter, en quelques jours, dans les plus grandes profondeurs, jusqu'à ce que le locataire de la Maison-Blanche soit obligé de plier et démissionner. À cette époque, beaucoup d'actions et d'obligations étaient surévaluées, et le déficit extérieur chronique des États-Unis, surtout depuis la guerre en Irak, rendait depuis longtemps leur économie très vulnérable. On ne peut pas éternellement vivre au-dessus de ses moyens, sur le dos des autres. Les prêteurs allaient tous en même temps demander leur remboursement. Ça ne pouvait que faire mal, très mal.

Je n'écoutais plus le président que d'une oreille distraite. Il termina par quelques considérations générales sur les conditions de survie d'établissements comme le nôtre, puis, brusquement, il éleva la voix :

– Mesdames et Messieurs, nous avons six heures pour agir. Ce soir, vous ne rentrez pas chez vous. Vos épouses et vos maris sont déjà prévenus.

Puis il ajouta :

– Des questions ?...

L'auditorium resta plongé dans un silence de mort.

– J'attends votre réaction. Parlez en toute franchise...

Les questions étaient au bord de toutes les lèvres, mais personne n'osa broncher. Au bout d'un moment, le chef du service "prospective" se jeta à l'eau :

– Monsieur le Président, ce que nous préparons, c'est un krach boursier et monétaire international sans précédent...

– Oui.

– Sommes-nous certains qu'une fois que tout sera déclenché, nous pourrons à nouveau contrôler le marché ?

– J'en ai la conviction. Tout est prêt, nous allons gagner. Aucune administration nationale ne peut plus rien contre nous. Après une phase de forte tension à la baisse, je suis persuadé que le marché a la capacité de retrouver son équilibre. Il en a toujours été ainsi dans toutes les crises que l'histoire financière a connues. Certes le niveau sera beaucoup plus bas que ce qu'il est actuellement. Je vous rappelle que le but n'est pas d'abattre l'économie des États-Unis, mais de contraindre son président à la démission.

Naïvement, le nouveau Secrétaire Général adjoint de notre agence, assis à côté de moi, se hasarda à poser une question :

– Monsieur le Président, avons-nous mesuré le coût social de ce séisme boursier, le coût... comment dire ? Le coût humain...

Le Président le regarda stupéfait. L'aspect humain n'entrant jamais dans son schéma mental, il ne pouvait pas comprendre la question. Je profitai de la surprise de mon voisin pour lui glisser :

– Tu es fou !

Le Président lui lança :

– Ces scrupules vous honorent, Monsieur Lackmann,

Bonjour ! Je viens mourir chez vous.

mais ce n'est pas le moment de jouer les Mère Teresa. Je vous rappelle que l'avenir de nos établissements se joue à un fil. Avez-vous d'autres questions ? Non ? Alors, passons à l'aspect technique. Nous avons du travail pour toute la nuit...